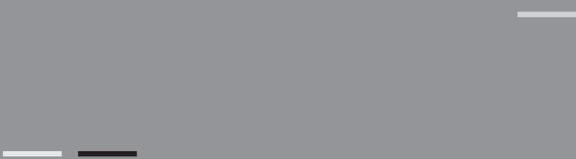




EN  
TRADUISANT  
POZNER

ANNE-MARIE TATSIS-BOTTON



Il n'est pas fréquent pour un traducteur de se trouver devant deux versions originales : un premier livre écrit en anglais pour les lecteurs américains, et la traduction de ce même livre en russe, par son auteur, quelque vingt ans après. C'est ce qui m'est arrivé avec *Adieu aux illusions* de Vladimir Pozner (éditions Noir sur Blanc, 2015). J'étais censée ne traduire que la version russe, mais je ne pouvais pas faire abstraction du premier texte. Cette circonstance inhabituelle, la personnalité de l'auteur et les buts qu'il recherchait ont fait tout l'intérêt de ce travail.

Vladimir Pozner (le journaliste russe, pas l'écrivain français – qui est un cousin de son père) est, de par sa biographie, un passeur-né ; toute sa vie a été et est encore consacrée à lancer des routes, des ponts, frayer des chemins entre l'Est et l'Ouest, et vice-versa, entre deux de ses patries que sont la Russie et les États-Unis. Il veut maintenant communiquer son expérience à sa troisième patrie, la France.

Vladimir naît à Paris en 1934, d'une mère française et d'un père juif russe apatride, gagné à la cause communiste. Sa famille, engagée dans la Résistance, doit se réfugier à New York où son père se fait un nom dans la production cinématographique. C'est là que le garçon grandit, est scolarisé dans les meilleures écoles, a des camarades, se passionne pour le base-ball – il s'en souvient comme d'années heureuses. L'américain (version new-yorkaise) sera, sa vie durant, sa « première langue » ; sa langue maternelle est pourtant le français, qu'il parle avec sa mère. Il n'apprendra le russe que bien plus tard, son père lui ayant toujours parlé en français ou en anglais.

Ce dernier, accusé (avec raison) d'être un agent soviétique, est

chassé des États-Unis par le maccarthysme. Il trouve un poste à Berlin-Est (c'est là que Vladimir commence à apprendre le russe). En 1952, la famille a enfin l'autorisation de s'installer en URSS. Vladimir, qui partageait au début l'enthousiasme de son père pour « la patrie du prolétariat », y passera la plus grande partie de sa vie. Après un détour par la faculté de biologie, il devient le secrétaire littéraire du grand poète Samuel Marchak, vit de traductions « alimentaires » vers ou de l'anglais, puis se lance dans le journalisme. Parfaitement bilingue, il devient « propagandiste communiste », d'abord dans la presse écrite destinée au public américain, puis à la radio et à la télévision. Mais au contact de la réalité, il commence à perdre ses illusions sur le régime. Au cours des années 1980, pendant la perestroïka – à laquelle il adhère avec enthousiasme –, il accède à la notoriété en organisant des émissions en duplex entre l'URSS et les États-Unis. En 1991, licencié en raison d'un incident l'opposant à Gorbatchev, il accepte une proposition de la télévision américaine et déménage à New York. C'est là que paraît *Parting with Illusions*, livre qu'il a commencé à écrire en 1988. Il y raconte sa vie, son parcours, essaie de dissiper les préjugés que les Américains nourrissent à l'encontre de la Russie et exprime sa confiance en l'avenir : Pozner ne doutait pas que la Russie, sa Russie, rejoindrait rapidement les idéaux du socialisme et deviendrait telle qu'il l'avait toujours rêvée.

Le livre connaît un succès énorme : douze semaines sur la liste des best-sellers du *New York Times* en 1990. Il pense dès le début le traduire en russe, mais repousse sans cesse le projet. Entre-temps, il est revenu en Russie (1997) où il poursuit une brillante carrière de commentateur et de producteur à la télévision, tout en faisant de fréquents voyages aux États-Unis et en France (il a désormais les trois nationalités). Il ne se met à la traduction qu'en 2008. Mais il s'aperçoit que tout a changé, y compris lui-même et sa vision du monde. Les espoirs qu'il avait mis en la perestroïka ne se sont pas concrétisés. Pozner envisage un temps d'actualiser son livre, mais renonce et choisit une solution plus intéressante : traduire son texte tel qu'il est, mais en y introduisant des passages en italique où il commente ses propos passés, au besoin les explique, et les replace dans le contexte de l'actualité ; de plus, maintenant qu'il s'adresse à un public russe, il doit éclaircir bien des points d'histoire et de ci-

vilisation américaine. Ce livre, paru en 2012, est également un best-seller en Russie.

À présent que la cible est le public français, j'ai dû me poser de nombreuses questions quant aux choix de traduction que je devais faire, et je me suis trouvée confrontée à une quantité de problèmes dont il sera question ici.

## I. Problèmes liés à la « traduction de traduction »

Après avoir lu la version russe, mon premier réflexe a été de me procurer la version anglaise. Car ce qu'on me demandait, c'était de « traduire une traduction », chose que les traducteurs professionnels évitent en général de faire, c'est même une pratique déconseillée dans notre code de déontologie ! Même si le traducteur est l'auteur, il n'échappe pas au fait que la traduction entraîne d'une part une déperdition de sens (le traducteur doit choisir ce qu'il traduit et ce qu'il « laisse tomber ») et d'autre part un phénomène de foisonnement, de gonflement du texte. Même si on ne tient pas compte des commentaires ajoutés, le texte russe de Vladimir Pozner foisonne beaucoup par rapport à la version anglaise. Traduire sa traduction ne peut qu'amplifier le problème ; un traducteur qui traduit une traduction a toujours intérêt à consulter la langue source – quand il la connaît, évidemment.

(J'avais aussi une raison purement pratique : cela m'a évité d'avoir à décrypter, sous la transcription russe parfois obscure, les patronymes et toponymes américains !)

## II. Problèmes liés à « ce traducteur-là »

### 1. langue maternelle / langue acquise

Il y avait un autre intérêt à revenir à la première version : l'auteur, bilingue presque parfait, ne possède quand même pas les deux langues à niveau égal. En fait, Pozner se trouve dans le cas où le traducteur traduit à partir de sa langue maternelle (ou du moins la langue de son enfance et de sa scolarisation) vers une langue acquise. Vladimir Pozner, homme des médias, est extrêmement à l'aise en russe, qu'il a pratiqué professionnellement à l'oral comme

à l'écrit ; ancien secrétaire d'un poète, amoureux de la littérature, il a beaucoup lu ; dans sa jeunesse, il a même traduit en russe des poètes élisabéthains. Il possède à la perfection le côté « classique », « normatif » de la langue russe ; mais sa langue est pauvre en expressions idiomatiques, il lui manque la dimension populaire (dans le bon sens du terme), son coloris, sa dimension historique ; elle est parfois un peu précautionneuse, ne prend pas de risques.

Bien que je ne sois pas angliciste, son anglais me semble beaucoup plus concis et énergique, plus riche aussi. Donc, je me suis vite aperçue qu'en l'absence de toute différence de sens, de contenu, j'avais souvent intérêt à partir de la phrase anglaise, plus aisée, plus rapide. Peut-être d'ailleurs (mais je suis mal placée pour le savoir) l'anglais et le français sont-ils structurellement plus « compatibles » et se traduisent-ils mieux entre eux que le russe et le français ?

*2 Problèmes liés au fait que le traducteur et l'auteur ne sont qu'un.*

C'est un cas de figure bien connu. On a pu lire ici ou là que les autotraductions sont préférables aux traductions non auctoriales, car « l'écrivain-traducteur est sans aucun doute mieux placé pour retrouver les intentions de l'auteur de l'original qu'un traducteur ordinaire ». C'est certain. Mais j'ajouterai qu'il est aussi le mieux placé pour ne pas suivre l'auteur original (cet autre lui-même à un autre moment de sa vie), pour remanier son texte, en faire autre chose – au besoin le trahir ! Et cela, en toute légitimité et avec les meilleures raisons du monde !

**III. Quelles sont donc les différences entre les deux textes, et que dois-je choisir pour en constituer un troisième ?**

*1. Attitude de l'auteur envers son lecteur. D'où parle-t-il ?*

a) Dans son premier livre, c'est un Russe qui parle de la Russie aux Américains. Il veut balayer les idées fausses, les peurs, combattre les ignorances qui résultent d'années de propagande, sans pour autant en donner un tableau idyllique, même s'il gomme certains aspects négatifs.

b) Dans son livre en russe, c'est un Américain qui parle aux Russes. Il veut faire la même chose en sens contraire : débarrasser les Russes de leurs préventions contre les Américains, leur parler d'un pays qu'il aime, de sa culture, de son histoire, de la façon dont les Américains vivent et voient le monde, sans occulter non plus les côtés les moins reluisants.

Dans les deux cas il s'adresse directement au lecteur en s'efforçant d'expliquer et de convaincre, comme il le fait pendant ses émissions télévisées, conférences ou émissions de radio.

c) Qui sera-t-il en s'adressant aux Français ? Un Français qui parle des États-Unis et de la Russie ?

Lorsqu'il était enfant, en Amérique, il ne se sentait ni russe (même si la Russie était pour lui porteuse de tous ses espoirs), ni vraiment américain (à l'école ou dans la rue, on le lui faisait bien sentir, surtout avec la montée du maccarthysme). Par contre, il dit qu'« il a grandi avec la conviction qu'il était Français, comme sa mère ». Le français est la langue qu'il a toujours parlée avec elle, et il le parle sans le moindre accent. Il vient très souvent en France, où il a encore des attaches familiales ; il y a réalisé plusieurs reportages et une série documentaire destinée au public russe. Pourtant, il m'a confié qu'il ne se sentait pas à l'aise à l'écrit, n'ayant jamais étudié en France, sauf à l'école communale pendant la guerre. Sans ce handicap, il aurait sans aucun doute aimé se remettre à un troisième chantier d'autotraduction. Il était d'ailleurs très inquiet à l'idée de confier à quelqu'un d'autre un texte aussi personnel. Je lui ai proposé de lire ma traduction et, si besoin, de me proposer des variantes. Il m'a laissée absolument libre et a accepté toutes mes remarques. Je citerai deux cas où, avec son aval, j'ai transformé son texte : quand il parle de la France (aux Américains comme aux Russes), il lui arrive de faire des erreurs. Par exemple, il parle de « brassards » frappés de l'étoile imposés aux Juifs pendant l'Occupation, alors que cela a concerné les Juifs polonais. Ou il confond les attributions des « gendarmes » et des « policiers ». Fautes vénielles, qui n'attireront pas l'attention d'un Russe ou d'un Américain, mais qu'on ne peut laisser dans l'édition française. Et puis, quand il parle d'une balle de baseball signée des plus grands joueurs de l'équipe la plus prestigieuse

des États-Unis, je demande à son lecteur français d'imaginer le prix d'un ballon signé par les plus prestigieux joueurs de foot du légendaire « Mondial » – je les ai remplacés par Zidane, Lizarazu, etc.

## 2. Les différences de contenu entre les deux textes

La différence qui saute aux yeux (mais n'entre pas dans le cadre de cet article) est l'insertion des commentaires en italiques. De longueur très variable, ils permettent à l'auteur d'actualiser ses réflexions, d'expliquer ce qui a changé dans la situation de la Russie et dans sa propre interprétation des faits, de combler des omissions qu'il avait faites sciemment dans son premier récit (par souci de discrétion, par peur, par autocensure). Ils ont fait enfler le volume du livre d'un bon quart ; mais, en tant que traductrice, ils ne me posent aucun problème.

En dehors de ces ajouts « publics et avoués », il y a des modifications introduites « clandestinement », si j'ose dire, dans le corps du texte, sans aucune marque distinctive. Elles sont de plusieurs ordres :

a) *Les ajouts* : ce sont des explications d'ordre historique et culturel. Pozner introduit des explications nécessaires au lecteur russe. Nul besoin, dans un livre publié aux États-Unis, de revenir sur la déclaration d'indépendance, Abraham Lincoln, McCarthy ou tout autre sujet qui fait partie de la mémoire nationale, nul besoin de rappeler la géographie, ou la division de New York en *streets* et *avenues*. Par contre, le lecteur russe serait perdu sans ces explications. Elles auraient pu faire l'objet de notes de bas de page, mais il est sûr que le livre y aurait perdu en fluidité et en agrément. L'auteur a eu parfaitement raison, me semble-t-il, de les intégrer au texte.

Les échanges entre la France et les États-Unis ayant toujours été libres et nombreux, j'ai parfois pensé que certaines précisions et explications étaient superflues pour le lecteur français. Qui ignore l'affaire Rosenberg, qui n'a pas entendu parler de Sacco et Vanzetti, qui ne connaît le rôle de Roosevelt dans la guerre avec l'Allemagne ? Hélas, quelques sondages dans mon entourage m'ont vite convaincue que ma science n'était que le privilège de l'âge, et qu'il ne fallait pas trop compter sur les connaissances historiques de nos concitoyens. Je les ai donc toutes traduites.

b) *Les retraits* : symétriquement, Pozner a retiré certains passages où il expliquait aux Américains des faits de l'histoire et de la culture russe, et qui étaient évidemment tout à fait inutiles à ses nouveaux lecteurs. Là, je les ai le plus souvent rétablis : je donnerai l'exemple d'un passage où il explique très finement l'emploi du prénom, du patronyme et du nom de famille selon le degré de familiarité des interlocuteurs et leur position dans la société (âge, grade, etc.). Les Français ont autant besoin de ces lumières que les Américains. À chaque fois que ce cas s'est produit, j'ai donc traduit à partir de l'anglais.

Pozner a aussi beaucoup raccourci certains passages où il glorifie le base-ball et les hauts faits de son équipe favorite, pouvant compter sur la complicité de son lecteur américain, qui connaît toutes les subtilités de ce jeu... Russes et Français resteront dans leur ignorance.

c) *Les remplacements* : les citations d'auteurs connus, les histoires drôles visent toujours la complicité avec le lecteur. Pozner les a donc souvent remplacées en leur trouvant des équivalents dans le domaine russe. J'ai généralement traduit la version russe ; une fois, j'ai renoncé, car il m'aurait fallu me lancer dans des explications pléthoriques et parfaitement inutiles dans le contexte.

d) *Quelques arrangements plus subtils*. C'est une évidence : Pozner aime l'Amérique et il aime la Russie, mais cela ne lui fait perdre ni sa lucidité ni son sens critique. Dans la version anglaise, les critiques envers le maccarthysme et la chasse aux sorcières, l'apartheid, le racisme, la guerre du Vietnam, le capitalisme et l'économie libérale sont exprimées sans détour, et il ne prend pas de gants non plus pour critiquer l'Union soviétique et son régime.

En revanche, les critiques sur l'Union soviétique et la Russie, quoique très sévères sur le fond, sont un peu édulcorées dans la version russe. Je n'y vois pas un reniement, ni même un désir de plaire. Plutôt un désir de ne pas blesser. Il sait à quel point le peuple ex-soviétique, dans son ensemble, a été élevé dans la certitude d'appartenir à une nation puissante, en marche vers l'idéal socialiste, un pays qui a sauvé l'Occident de la barbarie nazie. La chute de l'URSS et la perte d'une certaine grandeur sont très douloureuses, et cela mérite bien quelques précautions...

Comme c'est une question de nuance et que je ne me sens pas qualifiée pour choisir, je traduis la version russe, qui est quand même l'expression de l'auteur ici et maintenant. Ce n'est pas à moi d'intervenir.

e) *Il y a aussi des écarts « neutres »* (politiquement et culturellement) sur lesquels je n'interviens pas non plus. Ils se sont faits de plus en plus fréquents à mesure que j'avancais dans la traduction de l'anglais vers le russe : tout se passe comme si l'auteur se détachait du texte source. Dans les premiers chapitres, il se comporte en traducteur consciencieux, il reste très près de son texte. Mais peu à peu, il redevient de plus en plus « auteur » et « réécrit » son livre avec davantage de liberté, changeant la structure des phrases, inversant parfois des paragraphes : il se réapproprie son texte sans en changer le contenu. Généralement, le texte y gagne.

## Conclusion

Il est banal de dire que la traduction est l'art de choisir ce qui va être perdu. Il faut avant tout se demander ce qui doit, coûte que coûte, survivre à l'opération de dématérialisation et de réincarnation qu'on fait subir au texte. Dans le cas d'un texte littéraire et poétique il faut s'attacher à la forme, à la musique, au rythme de la phrase, au souffle et à l'intonation de l'auteur. Ce qu'il dit est important, mais on ne traduit pas ce genre de texte si on n'arrive pas à faire entendre *la voix* de l'auteur, unique et incomparable.

Dans le cas d'un texte comme celui-ci, si la voix et la façon d'écrire de Vladimir Pozner sont importantes, il est absolument essentiel que le lecteur reçoive toute l'information (politique, historique, autobiographique) qu'il nous transmet. La grande originalité est ici qu'il le fait en deux langues et au profit de deux destinataires bien distincts ; et que ma traduction s'adressera à un troisième, qu'il faut si possible intéresser et passionner...

Je me trouve donc forcée de penser au futur lecteur. Cela peut sembler étrange, mais quand je traduis quelqu'un comme André Biély ou Alexeï Rémizov, je ne me sens absolument pas tenue de « penser au lecteur français, qui ne va rien comprendre ». Rémizov

savait très bien que sa langue, souvent ésotérique, frottée de slavon, aussi volontairement tarabiscotée que sa calligraphie, n'était pas comprise par la majorité de ses lecteurs russes. C'était un sujet de plainte de ses éditeurs, mais il refusait catégoriquement (et malicieusement) d'y remédier en quoi que ce soit. « J'écris ainsi, et comprendra qui pourra. » Je me sens toujours une grande responsabilité envers l'auteur, mais pas envers le lecteur (cette responsabilité-là incombe à l'auteur).

Tout en refusant pour lui-même la qualité d'écrivain (« Des gens comme moi n'écrivent pas des livres, mais des bouquins : c'est Tolstoï qui écrit des livres. »), Vladimir Pozner n'en a pas moins une plume alerte et professionnelle. Mais ici, avec lui, je me suis sentie pour la première fois de ma vie autorisée à faire un certain travail d'adaptation et même de rédaction, étant pleinement « co-auteur » du texte (ce qu'est toujours le traducteur, en fait). Ce n'était pas la première fois que je collaborais avec un auteur, mais je n'avais jamais eu comme interlocuteur un parfait francophone qui, de plus, passait constamment d'un monde à l'autre, d'une langue à l'autre, et comprenait toutes les difficultés de l'exercice. Un collègue, en quelque sorte, et un collègue ouvert et conciliant. Ce fut pour moi une expérience nouvelle et enrichissante ; elle me conforte une fois de plus dans l'idée qu'à chaque fois que je traduis un livre, je fais un métier différent... J'espère que le résultat de ce travail trouvera en France un large public.